
La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Annonces à faire en chaire. — II Ordo des fidèles. — III Solennités de titulaires. — IV Avis. — V M. Colin. — VI Chronique Sherbrookienne. — VII Retraite mensuelle. — VIII Aux prières. — IX M. Palatin, P. S. S.

ANNONCES A FAIRE EN CHAIRE

Dimanche, le 14 décembre

Quatre-temps, antiennes des O., S. Thomas et, dans le diocèse de Montréal, collecte du Denier de St-Pierre.

ORDO DES FIDELES

Dimanche, le 14 décembre

Office du IIIe dim. de l'Avent, *semi-double* ; à la messe, mém. de l'octave de l'Immac.-Concept. ; préf. de la Ste Vierge. — I vêpres de l'Oct. de l'Immac.-Concept., mém. du dim. (*Beata es*).

SOLENNITES DE TITULAIRES

Dimanche, le 21 décembre

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Fête du titulaire de Saint-Thomas ; solennité de celui de Saint-Eusèbe.

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Fête du titulaire de Saint-Thomas (Lefavre).

DIOCÈSE DE NICOLET — Fête du titulaire de Saint-Thomas (Pierreville) ; solennité de celui de Saint-Eusèbe (Stanford).

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Solennité du titulaire de Saint-Lazare.

J. S.

AVIS

Un service solennel sera chanté, jeudi le 11 décembre, à 8.30 heures, à l'Hôtel-Dieu pour le repos de l'âme du regretté M. Colin.

M. COLIN

M. Colin, supérieur de Saint-Sulpice, chanoine honoraire de l'Eglise Métropolitaine, doyen de la famille des arts, à l'Université Laval, à Montréal, s'est endormi doucement dans le Seigneur jeudi soir, le 27 du mois de novembre, à 11 heures et 15 minutes. Il a succombé à une dernière crise de la maladie de cœur qui le minait depuis de longues années, mais qui ne put jamais, même à l'heure des douleurs les plus intenses, vaincre son énergie, ni empêcher sa prodigieuse activité de s'exercer et de se dépenser au service de toutes les nobles causes. Aussi, comme l'a fait remarquer l'un de ses confrères au reporter de l'un des journaux de Montréal : « M. Colin n'a pas voulu se coucher pour mourir. Il s'est éteint dans son fauteuil. On aurait dit que la glabre moissonneuse de vies qui frappe de-ci, de-là, aveuglément, avait eu pour celle-ci un respect inaccoutumé, un culte qu'elle eut parfois pour quelques-uns qui ne l'ont pas crainte et l'ont attendue de pied ferme, comme une délivrance, une résurrection. — Elle ne voulut pas, pour cette fois, abattre sa victime sur un lit de douleur ; elle préféra la cueillir délicatement comme une mère se penchant vers son enfant. L'homme avait été, dans la vie, d'un zèle infatigable, et voilà qu'il est mort au poste, à son bureau de travail, presqu'à l'heure mystérieuse de minuit qui tant de fois le surprit éveillé, en train de songer aux soulagements nouveaux que, le lendemain, il allait apporter à des besogneux, des désolés, des malheureux, aux fondations diverses d'œuvres humanitaires qu'il a accomplies ».

* * *

Frédéric-Louis-de-Conzague Colin naquit à Bourges, en France, le 14 janvier 1835. Il fit ses études classiques et théologiques au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, où il fut ordonné prêtre le 17 décembre 1859. La même année, il entra dans la société fondée par M. Ollier, et dont Fénélon, archevêque de Cambrai, disait : « Je ne

connais rien de plus apostolique ni de plus vénérable que la société de Saint-Sulpice ».

M. l'abbé Colin vint au Canada en 1862 et fut employé dans le ministère paroissial, à la Côte-des-Neiges. Il y déploya un zèle qui a laissé des traces ineffaçables dans les âmes, objet de sa sollicitude et de son dévouement sacerdotal. Plus tard, on le voit occupant une chaire de droit canonique au grand séminaire qu'il quitte, dès 1864, pour se livrer de nouveau au ministère pastoral à Notre-Dame. C'est là que M. Colin commença à se révéler comme conférencier et comme orateur. Son éloquence forte, vibrante, nourrie de science sacrée, fait accourir les foules, les éclaire, les subjuge et leur communique parfois le frisson d'un enthousiasme presque délirant. Pendant plus de trente ans, M. Colin conserva le même ascendant sur son auditoire, grâce à cette chaleur de parole, à cette correction de style, à cette élévation de pensée, à cette profondeur et à cette sûreté de doctrine qui le placent au premier rang parmi les orateurs sacrés du XIX^e siècle.

Nommé une seconde fois, en 1874, professeur de droit canonique, au Grand Séminaire, M. Colin devint, peu après, directeur de cette importante institution. Ce fut sans doute dans cet asile de prière, de recueillement et d'étude que ce cœur ardent et toujours prêt à se livrer, connut les premiers élan d'une sollicitude, qui jamais ne se démentit, pour l'éducation de la jeunesse cléricale, sollicitude qui fut l'âme de sa vie, le secret de sa force, celui de ses succès, nonobstant les difficultés, les épreuves et les obstacles multiples qu'il rencontra sur sa route. C'est là encore qu'il prêcha, de parole et d'exemple, la dévotion à la Très Sainte Eucharistie, l'amour de l'Eglise et du pape, l'esprit de sacrifice et du renoncement au service de Dieu et des âmes, l'obéissance entière à l'autorité des évêques, dont il devait être un jour l'un des appuis les plus fermes et l'un des défenseurs les plus intrépides.

Le 21 août 1881, M. Colin fut élu supérieur de la pieuse société de Saint-Sulpice, au Canada, en remplacement de M. Bayle. Son

administration a été remarquable au double point de vue disciplinaire et financier. M. Colin donna une impulsion vigoureuse aux œuvres de piété, de charité et d'éducation. Au cours des vingt-deux années de sa supériorité, il attacha son nom au premier Concile Provincial de Montréal, à la fondation et à chacun des développements successifs de l'Université Laval à Montréal, à la création d'un séminaire canadien à Rome, à la construction du séminaire de Philosophie, à l'agrandissement du grand et du petit séminaire, à l'hôpital Notre-Dame, à l'œuvre de la cathédrale, à l'érection du monument de Maisonneuve. Mêlé à tous les mouvements utiles à l'Eglise et à la société, homme de progrès, de paix et de concorde, esprit d'élite aux vues larges et désintéressées, M. Colin a été peut-être, de tous les supérieurs de Saint-Sulpice à Montréal, celui qui a jeté sur cette illustre compagnie le plus d'éclat et lui a conquis davantage la confiance et l'estime des divers éléments dont se compose notre nationalité.

* * *

La mort du vénéré M. Colin a causé un deuil universel. L'Eglise catholique perd en ce prêtre distingué un de ses fils les plus éminents ; le pays, un patriote qui lui avait voué toute l'affection de son cœur, toutes les énergies de sa vie ; notre université catholique, son bienfaiteur le plus constant et le plus insigne, un ami de toutes les heures, un guide aimant et éclairé. Aussi, le Canada entier s'est-il associé à la grande douleur de Saint-Sulpice. De toutes parts lui sont venus des témoignages de vive sympathie, de toutes parts lui ont été exprimés l'admiration, le respect et la reconnaissance inspirés par ce prêtre apôtre qui a tant aimé le divin Maître et a travaillé avec une ardeur inlassable à le faire connaître et aimer, par cette âme grande et généreuse dont le rêve constant fut de faire du peuple canadien-français un peuple puissant, vigoureux, chrétien. Les éloges enthousiastes décernés par la presse à la mémoire de M. Colin n'ont rien d'exagéré, ils rendent simplement en termes émus les idées, les sentiments et les impressions de l'épiscopat et du

clergé, celles de toutes les classes de la société et en particulier de la chère jeunesse universitaire à qui M. Coli. porta une affection si vive et un intérêt si persévérant.

Au reste, nous compléterons la semaine prochaine, en publiant l'allocution du Vice-recteur au corps universitaire, ces notes jetées à la hâte sur la brillante et féconde carrière sacerdotale de l'ami vénéré qui n'est plus visiblement au milieu de nous, mais dont le souvenir béni vivra à jamais dans la mémoire et dans les cœurs des grands et petits, des riches et des pauvres, et en particulier dans l'âme de ceux qui ont eu le bonheur de le connaître plus intimement et d'être initiés aux secrets de sa vie de prière et d'action.

* * *

Les funérailles de M. Colin ont eu lieu, jeudi dernier, dans l'église Notre-Dame, au milieu d'un immense concours de prêtres et de fidèles. Elles ont eu le caractère d'une véritable apothéose. Ce ne fut pas seulement un suprême et solennel hommage rendu par l'Eglise et par l'Etat aux vertus et aux mérites d'un homme, ou même de toute une communauté, ce fut la glorification des œuvres catholiques dont M. le supérieur de Saint-Sulpice avait été, sa vie entière, l'appui et le bienfaiteur insigne.

Au chœur, prirent place, sur des prie-Dieu, Mgr Racicot, administrateur du diocèse, en l'absence de S. G. Mgr Bruchési, Nos Seigneurs les archevêques et évêques d'Ottawa, de Kingston, de Pembroke, de Nicolet, de Valleyfield, de Burlington, de Nesqually et de Charlottetown, Messeigneurs Chalifoux et Richard, délégués de NN. SS. les évêques de Sherbrooke et de Trois-Rivières, le T. R. Père Antoine, abbé de la Trappe d'Oka.

Le corps universitaire, au complet, occupait des sièges en face de la balustrade, en arrière du major Maud, aide de camp de Son Excellence Lord Minto, gouverneur général du Canada, de l'honorable M. Jetté, lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, etc. Les élèves des cinq facultés, au nombre de plus de 700, étaient dans la

galerie. Les communautés religieuses d'hommes et de femmes, la magistrature, le barreau, les collèges et les couvents de la ville, l'Union Nationale Française, etc., étaient représentés par plusieurs de leurs membres.

La messe des morts, célébrée par Sa Grandeur Mgr Bégin, archevêque de Québec, fut chantée à l'unisson, par les élèves du grand et du petit séminaire, avec une force mêlée de suavité qui a créé une émotion profonde, a fait vibrer l'âme de l'auditoire déjà impressionnée par la grandeur du spectacle, la simplicité touchante du décor funèbre, la beauté incomparable du culte catholique quand il peut se déployer à l'aise dans un temple majestueux, comme l'est celui de Notre-Dame. Cette cérémonie religieuse est la plus grandiose dont Montréal a été témoin depuis la mort de Mgr Fabre, de douce et vénérée mémoire.

Mgr Emard, évêque de Valleyfield, prononça l'oraison funèbre. Sa Grandeur, quoique demandée à la dernière heure pour s'acquitter de la tâche difficile d'esquisser à grands traits la longue et féconde carrière fournie par M. Colin, a cependant donné une magnifique pièce d'éloquence sacrée. Nous regrettons vivement de ne pouvoir en communiquer le texte, qui n'a pas été écrit, et nous craignons, par une analyse pâle et incomplète peut-être, d'en diminuer aux yeux de nos lecteurs, la valeur et le mérite. Dans un langage élevé et vibrant, Mgr Emard a rappelé que M. Colin, au cours de toute sa vie sacerdotale, fut véritablement grand : il fut grand dans son caractère, dans son ministère d'apôtre, d'éducateur et de directeur des âmes sacerdotales, grand dans ses œuvres, grand jusque dans la mort qu'il accueillit avec une joie sereine, et dont les approches lui fournirent l'occasion de donner, à ceux qui en furent les témoins privilégiés, une dernière preuve de sa foi ardente, de son amour passionné pour l'Eglise et pour le Pape.

Après l'absoute, le cercueil se ferma sur les restes vénérés de M. Colin, qui furent conduits à la crypte du grand séminaire. Suivaient le corbillard plusieurs des membres de Saint-Sulpice, les professeurs

et les élèves des diverses facultés de l'Université Laval, avec drapeau surmonté d'un crêpe, les élèves du séminaire de théologie, du séminaire de philosophie et du collège de Montréal, des prêtres en grand nombre, des laïcs de toutes les classes de la société. Le long du parcours, jusqu'à la rue McGill, la foule émue et recueillie formait de chaque côté une haie vivante. Partout, sur le passage du convoi funèbre, protestants et catholiques se découvraient respectueusement. A midi et vingt, la procession s'arrêta. M. Colin avait touché le seuil de sa dernière demeure. Les prières liturgiques, au caveau du séminaire, furent présidées par Mgr Emard. Une fois encore le cercueil fut béni, puis lentement, au milieu de l'émotion et des regrets universels, il descendit dans la fosse voisine de celle de M. Palatin, le modeste et saint prêtre enlevé, il y a quinze jours à peine, à l'affection de l'enfance, dont il fut, pendant plus de quarante ans, le père et l'ami incomparable, au respect et à la vénération de notre ville.

M. Colin repose maintenant de son dernier sommeil. Déjà Dieu a glorifié sur la terre son fidèle serviteur, mais viendra un jour où, devant les peuples réunis de tous les siècles et de tous les pays, Jésus-Christ lui donnera la couronne promise aux athlètes courageux qui, par amour pour lui, auront combattu les bons combats et auront fait de leur vie ici-bas, une constante immolation au service de Dieu et de la sainte Eglise.

ALFRED ARCHAMBEAULT, chan.

CHRONIQUE SHERBROOKIENNE



U cours de l'année dernière, j'entendais un homme public exprimer, devant un auditoire sherbrookien, cette idée que, dans un avenir plus ou moins éloigné, des relations plus étroites unirait les Franco-américains des Etats de l'Est avec les Canadiens-français de la province de Québec.

C'est aussi la pensée que, par ailleurs, j'ai ouï prêter au regretté

Mgr Lafèche. Alors qu'on parlait d'annexion devant lui, le grand évêque patriote aurait dit : " Ce n'est pas le Canada qui sera annexé aux Etats-Unis, mais ce sont les Etats de l'Est qui s'uniront à notre province. Et cela se fera quand les intérêts divers auront fractionné le grand tout américain ".

L'une des conséquences du nouvel état de chose, on l'aperçoit aisément, serait d'assurer à Sherbrooke, à cause de sa situation géographique, une importance considérable dans la vie de la race française en Amérique. Quoiqu'il en soit de la réalité que nous apporteront les événements, il y a toujours là, pour un *sherbrookien*, un beau thème à développer. Mais un *nouvelliste* se doit sans doute à des choses plus positives.

Je suis amené à toucher ce sujet par le souvenir d'une impressionnante cérémonie, à laquelle notre voisinage avec les Etats-Unis m'a permis d'assister, le premier jour de novembre.

C'était dans le Vermont, à New Port, vers les trois heures de l'après-midi. Sur l'invitation du curé, le Révérend M. Antoine Clermont, les nombreuses familles canadiennes de la ville s'étaient donné rendez-vous au cimetière. Ce dernier s'élevait par petits monticules sur le flanc d'une colline que baignent presque les belles eaux du lac Memphrémagog. Une température idéale avait permis à la foule d'entendre à l'aise les exhortations à la prière pour les morts que deux prédicateurs avaient exposées avec conviction.

Or, voici qu'après les sermons, au moment du chant du *Libera*, le Père Clermont suggère à ses paroissiens d'aller s'agenouiller, chacun sur la tombe la plus aimée, partout dans le vaste cimetière, comme pour unir, semble-t-il, d'une façon plus sensible les intentions particulières à l'intention générale de l'Eglise. Les prêtres seuls et les choristes restent autour de la grande croix, sise elle-même au sommet de la colline.

Du haut de ce piédestal naturel l'effet est magnifique ! Là-bas, les montagnes Vertes, celles si bien dites du *Vert Mont* ; à leurs pieds, une campagne richement accidentée ; puis, la nappe tranquille des eaux du lac ; enfin, les pierres blanches et les croix du cimetière, près desquelles l'on prie et l'on espère, cependant que dans l'espace s'en va vers le ciel la voix du célébrant disant à Dieu pour tous : " Donnez-leur le repos éternel ! Qu'ils reposent en paix ! "

Assurément, ce spectacle de la foi de notre peuple est un gage de

vitalité nationale. On a beau dire, ce sont les grandes idées qui mènent le monde. L'idée française et catholique est de celles là. Elle ne meurt pas et elle nous fera vivre !

* * *

Le quatre novembre les élèves du séminaire diocésain chômaient la Saint-Charles-Borromée. Ce fut grande fête et grand congé. Cette année, hélas ! Mgr l'évêque ne put nous accorder la joie de sa présence à nos solennités. Depuis quelques semaines, en effet, Monseigneur était assez gravement malade. Tout de même, il put un instant faire acte de présence dans la journée. Je me hâte d'ajouter qu'au moment où j'écris ces lignes, Mgr LaRocque est en grande partie rétabli.

Pour revenir au 4 novembre, c'est le R. P. Girard, de la Compagnie du Très-Saint-Rédempteur, ancien supérieur et l'un des fondateurs du Séminaire, qui, de passage à Sherbrooke, ce jour-là, voulut bien chanter la grand'messe, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre.

* * *

A quelques jours de là, les directeurs du Séminaire donnaient un nom à la *ferme* qu'ils se sont acquise, le printemps dernier, sur les côteaux de Sherbrooke-Est. Ce vaste terrain (près de cent acres) appartenait autrefois à un Monsieur Smith. On connaissait l'établissement sous le nom de *ferme Smith*.

Nos Messieurs en ont fait la *ferme Arona*, du nom du village où est né, sur les bords du lac Majeur, en Italie près de la frontière suisse, le grand patron des écoles catholiques, Saint-Charles-Borromée.

D'aucuns avaient pensé à "ferme borroméenne". C'eut été peut-être de sonorité plus harmonieuse. Mais la question est réglée. C'est *Arona* qu'il faut dire. "Je m'en vais à Arona, ou en Arona !".... Que si quelque puriste s'affecte de l'hiatus d'obligation, il ne lui reste qu'à se résigner. La raison d'histoire méritait, paraît-il, de l'emporter.

* * *

Novembre achève presque d'alterner ses jours de nuages ou de soleil. Nous avons eu surtout du beau temps. Une nuit, vers le 13, une mince couche de neige a couvert nos maisons et nos champs, mais c'était pour fondre bientôt après.

Hier encore nous avons été gratifiés de la *bordée* de la Sainte-Catherine. Mgr Bruneau était de passage à Sherbrooke. Au début des exercices de la présente année scolaire, l'évêque de Tubuna avait été le prédicateur de la retraite de nos jeunes gens du Séminaire. Ça été pour tous un bonheur de revoir le sympathique prélat, de l'entendre à nouveau en lecture spirituelle, et, surtout pour les plus jeunes, de prendre en toute gaieté le grand congé extraordinaire que Sa Grandeur avait accordé.

Le jour de la Sainte-Catherine ne pouvait pas mieux tomber.

Dans la soirée, les élèves finissants — comme hommage à leur sainte patronne — ont donné une soutenance philosophique, agrémentée des accords de la musique. Au nombre des hôtes que M. le supérieur avait à ses côtés, nous avons le plaisir de remarquer Son Honneur le juge Lemieux. Le distingué et toujours éloquent magistrat voulut bien prendre la parole à l'issue de la séance et féliciter discutants et exécutants. Il le fit avec cette verve et cette conviction qui plaisent tant chez lui. Il ne ménagea pas ses encouragements aux directeurs et professeurs du Séminaire.

Tombées d'une telle bouche les bonnes paroles sont doublement précieuses.

* * *

On annonce que M. le grand vicaire McAuley, ancien curé de Coaticook, a fixé sa résidence à la maison Saint-Antoine, à Saint-Hyacinthe.

26 novembre 1902.

LE NOUVELLISTE SHERBROOKIEN.

RETRAITE MENSUELLE

Mercredi, le 10 décembre, au grand Séminaire de Montréal

Les exercices en commun, dans la crypte commenceront à deux heures. Tous les prêtres sont invités.

Communiqué.

AUX PRIERES

Très révérend F.-L. de G. Colin, supérieur du Séminaire Saint-Sulpice, décédé à Montréal.

M. Charles-Auguste Wilson, E. E. M., de l'Université Laval.

M. Alphonse Tremblay, décédé à Saint-Bruno.

M. PALATIN, P. S. S. ⁽¹⁾

Le 17 novembre dernier, s'éteignait, à l'Hôtel-Dieu, après une courte maladie, un des membres les plus vénérables du clergé de Montréal, M. Palatin, vicaire à Saint-Jacques et prêtre de Saint-Sulpice. Faire revivre quelques traits de cette modeste physionomie, donner quelques détails sur cette vie, toute entière dépensée au bien des âmes, ce sera rendre hommage à la mémoire du regretté défunt, satisfaire à la piété reconnaissante d'une multitude de fidèles, contribuer à l'édification des personnes qui liront ces lignes.

Jacques Palatin naquit, le 11 Mai 1822, dans les montagnes de la Haute-Savoie, aux environs d'Annecy, lieux que parfument encore les vertus de Saint-François-de-Sales et de Sainte-Jeanne-de-Chantal. Son enfance et une partie de son adolescence s'écoulèrent dans le cadre pittoresque et grandiose de la nature alpestre, au pied du puissant massif de Semnoz, le Right savcyard, sur les bords du lac d'Annecy. Aux spectacles qui ravirent son oeil d'enfant, il dut, sans doute, la fraîcheur, la poésie d'imagination, le sentiment vif et profond des beautés de la nature, qu'il conserva jusqu'à la fin. En face d'un beau paysage, d'un coucher de soleil sur le lac des Deux-Montagnes, où il allait chercher un peu de repos, il entra dans une sorte d'extase. Le vert intense du feuillage et des herbes du Canada lui arrachait des cris de ravissement. Cet homme qui a passé un demi-siècle au milieu du bruit et du tumulte de notre ville, avait la douce nostalgie des montagnes ; son âme, avide de solitude et de silence, se plaisait au calme profond des champs et des bois. Une promenade à Notre-Dame-de-Grâce, au cimetière, à travers les sentiers de la montagne, le reposait de toute une semaine de travaux et de fatigues.

Sa famille, d'humble condition, n'aurait pu subvenir aux frais de son éducation classique. Mais la Providence mit sur la route de l'enfant, nous ignorons comment, l'abbé Félix Dupanloup, son compatriote, alors supérieur du petit Séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, à Paris. Le futur évêque d'Orléans, emmena avec lui J. Palatin dans la capitale et lui donna rang parmi les élèves de Saint-Nicolas. Nous n'avons aucun détail sur sa vie d'écolier. Nous

(1) Nous n'avons pu insérer cet article dans la *Semaine* précédente faute d'espace.

savons, cependant, qu'un peu plus âgé que ses condisciples, âpre au travail comme ces fils de la montagne, que la légende représente essayant d'enfoncer un clou dans un diamant à coups de poing, intelligent, d'ailleurs, et méthodique, régulier et pieux, il fut de ces élèves qui s'élèvent au-dessus du vulgaire.

Le cycle scolaire accompli, il entra au Séminaire de Saint-Sulpice, pour ses études théologiques. Il y passa trois ans et fut ordonné prêtre, le 25 mai 1850. L'amour de la retraite, vraie patrie des âmes fortes et saintes — *cultum justitiae silentium* — l'attirèrent dans la Compagnie de Saint-Sulpice. Après sa solitude, il fut envoyé à Montréal où il arriva le 18 août 1850. Il devait y vivre, sans revoir la France, plus d'un demi-siècle.

Nommé professeur au collège, il consacra ses douze premières années à l'enseignement secondaire. Ses préférences allaient aux classes de grammaire ; il professa cependant les Belles-Lettres. Ses élèves purent apprécier la clarté, la méthode de son enseignement, la limpidité de ses explications, le souci de leurs progrès. Pour leur usage, il composa plusieurs cours de Thèmes, restés manuscrits, que les professeurs de latin conservent encore. Ses élèves ont gardé de lui un vivant souvenir. « M. l'abbé Palatin, écrit l'un d'eux, a toujours été remarqué par sa douceur, son exactitude à la règle, sa modestie, c'était un homme pour lequel j'ai toujours éprouvé la plus grande vénération et dont la mémoire me sera toujours chère. » — « Son séjour au collège, dit un autre, a laissé dans mon esprit les souvenirs les plus délicieux. Je ne puis oublier son aménité, sa politesse, son rare discernement des aptitudes et du caractère de ses élèves ».

Mais la grande partie de sa vie devait s'écouler dans le ministère des paroisses. Il y a consacré quarante ans, la moitié de sa longue carrière. Après un an passé à Oka, il revint en ville, en 1863. On lui assigna la desserte de Saint-Vincent-de-Paul. En 1868, il fut nommé à Saint-Jacques ; il devait y passer le reste de sa vie. Longtemps encore, les paroissiens croiront voir aller dans la rue, ce vieillard, petit de taille, de complexion sèche, mais robuste, au front large, dénudé, un peu incliné en avant, le visage sillonné de traits forts, sans distinction, mais d'un ensemble agréable et respirant la plus parfaite bonté, les mains enfoncées dans les manches de sa douillette, ou, l'hiver, retenant un court manteau de drap noir, à la démarche leste encore, en dépit de l'âge, très étranger au bruit qui se faisait autour de lui, sauf aux saluts que les petits enfants venaient familièrement lui donner.

C'est bien à eux, en effet, que son cœur de prêtre appartenait tout d'abord. S'il est vrai que deux mots peuvent résumer le ministère de M. Palatin : il fut le catéchiste, l'ami des enfants ; et le prédicateur, l'apôtre du Rosaire. En quittant le collège, il avait souhaité faire le catéchisme. Avec le pieux Gerson, il estimait qu'il n'y a rien de plus grand « que de planter et d'arroser, pour ainsi dire, les âmes d'enfants, afin que le Christ leur donne croissance. » Sans une instruction catéchistique solide, les fidèles n'ont qu'une notion fort imparfaite de la religion et une piété que le vent emporte. La base manque à l'édifice. M. Palatin le savait. Son humilité, d'ailleurs, l'inclinait vers les petits, si tendrement aimés du Sauveur. Il fit des catéchismes son œuvre de prédilection. Disons de suite qu'il y excella : comparaisons justes, neuves, imagées, explications courtes, lucides jusqu'à l'évidence, traits attachants, captivants, donnés dans une langue sobre et limpide, avec un accent où passait toute l'âme, imprimaient sans efforts la vérité dans les jeunes esprits.

« Le catéchisme que j'ai dû suivre, plusieurs années avec nos élèves, écrit une institutrice, a toujours été pour moi un profit spirituel en même temps qu'un repos intellectuel. Jamais catéchiste ne sut mieux allier le sérieux du fond à la justesse de l'expression ; jamais un mot banal, encore moins vulgaire, ne sortait de ses lèvres ; agréable et simple il savait intéresser les plus difficiles et se faire comprendre des enfants les moins doués » : « Durant plusieurs années, écrit un directeur du grand Séminaire, j'ai conduit nos diacres au jardin de l'Enfance, où M. Palatin leur donnait une séance de Catéchisme et, chaque fois, ils s'en revenaient émerveillés. »

« Il m'a enseigné la méthode de confesser et de catéchiser les enfants mieux que les livres », disait un prêtre.

Cet art de catéchiser, M. Palatin en trouvait les règles dans son zèle et dans son sens pratique, qui lui révélaient les besoins de l'intelligence enfantine.

Il prenait à part les moins ouverts, et, avec une patience qu'aucune difficulté ne déconcertait, il s'appliquait à leur faire entendre les leçons restées incomprises.

Il traitait les enfants avec une sorte de vénération. On le devinait à son attitude devant eux, à sa condescendante attention quand l'un d'eux lui adressait la parole. Non content d'instruire, il formait à la vertu. « Faites le bien en silence », disait-il souvent ; ou encore : « Une

journée où vous ne serez pas mortifiés, sera une journée perdue. » Quand approchait l'époque de la première communion, il redoublait de zèle, de sollicitude. Il ne comptait plus avec ses forces physiques. Il suivait ses enfants avec l'anxiété d'une mère ; il leur faisait multiplier prières et mortifications. Il voyait chacun en particulier, les instruisait encore, purifiait les consciences, donnait des conseils pour le présent et pour l'avenir.

Sa prévoyance s'étendait même à leurs besoins matériels. Il voulait que les moins fortunés ne manquassent de rien. S'il le fallait, il frappait à la porte des riches. Comment lui eut-on refusé quand il tendait la main pour ses premiers communians ?

Le grand jour arrivé, il paraissait ému et rayonnant au milieu de sa phalange d'anges terrestres. A l'Evangile, il s'élançait en chaire et savait trouver dans son cœur des accents qui allaient au cœur des enfants et des parents, et leur arrachaient des larmes. Tant de dévouement lui avait acquis confiance entière et vénération sans bornes. Son nom était devenu synonyme de « Père de l'enfance », témoin cette réponse d'un de ses jeunes catéchumènes : « Je suis venu avec les trois Monsieur Palatin ». Il désignait ainsi M. Palatin et deux autres prêtres qui s'occupaient aussi du catéchisme.

Il aimait trop les enfants pour ne pas chérir, entre les œuvres qu'a suscitées la charité chrétienne, celles de la Sainte-Enfance et des écoles d'Orient. Il les propageait parmi les enfants et par eux dans les familles.

De là encore sa dévotion particulière pour les protecteurs célestes de l'enfance : Saint Joseph et les anges gardiens. En l'honneur du premier, il offrait le saint sacrifice tous les mercredis, faisait brûler unierge à son autel, devant lequel il passait une longue heure en méditation.

Si M. Palatin a été le Père de l'Enfance, il a été aussi le *Père du Rosaire*, ainsi l'avait surnommé la piété des fidèles. Aucun prêtre n'en a prêché plus fréquemment ni plus éloquemment la dévotion. Bien avant les fameuses encycliques de Léon XIII sur cette forme de la piété catholique, il la promouvait de toutes ses forces. C'était sa dévotion de cœur. Il y voyait un moyen excellent de se retremper chaque jour dans l'esprit chrétien. Il était persuadé que si les fidèles méditaient les mystères qui composent le Rosaire, ils ne mèneraient point la vie molle et immortifiée qui est celle d'un trop grand nombre de personnes dans le monde. Quand parurent, l'une après l'autre, les dix encycliques du Souverain Pontife, il les lut, les

relut, les commenta, en tira toutes les idées, toute la substance, en exprima tout le suc, pour s'en nourrir et en nourrir les âmes, soit dans ses instructions, soit dans ses catéchismes, soit même dans ses conférences particulières. Il fit plus. Il rédigea des opuscules sur le Rosaire. Il en avait toujours quelqu'un sur le métier. Ainsi, il pénétrerait même où sa parole ne pouvait porter. On y remarque une doctrine sûre, une piété onctueuse, un sentiment délicat des besoins des âmes. — Les dimanches, après Vêpres, il montait en chaire pour réciter à haute voix le chapelet avec les membres de la Confrérie du Rosaire. La plupart des fidèles présents restaient. On aimait à l'entendre réciter l'*Ave Maria*. Il y avait dans l'accent de sa voix, dans le son qu'il communiquait aux mots, je ne sais quoi de recueilli, de pieux, de confiant qui n'appartenait qu'à lui, qui allait aux âmes et y faisait éclore la prière. « Comme il nous enflammait quand il disait le chapelet ! » « Oh ! comme il disait bien le chapelet ! » Ces exclamations se retrouvaient sur toutes les lèvres quand on apprit sa mort. Le mois d'octobre était son triomphe ; c'était fête pour son âme de prier avec les fidèles la Vierge Marie ; de leur expliquer les mystères ; de leur recommander mille intentions. Il voulut encore s'acquitter de cet exercice au mois d'octobre passé. Mais ses forces le trahirent. Après huit jours, il dut s'avouer vaincu et prier un de ses confrères de le remplacer.

Que n'aurions-nous pas à dire de son humilité qui chercha toujours à se faire oublier ; de sa modification qui voulut s'imposer le sacrifice de ne jamais revoir les siens ; de sa délicatesse de cœur qui le rendait sensible à la moindre attention qu'on avait pour lui ; de son attachement à l'Eglise, dont il étudiait avec un soin minutieux, les formules liturgiques ? « Je l'ai vu bien souvent, écrit un prêtre, le rituel à la main, pour s'inspirer de ses rubriques, de ses prières. Il savait tirer parti de tout. Il disait que toute la religion était là, quand on savait l'y voir ». Mais force est de nous borner.

Nous nous reprocherions cependant de n'avoir rien dit de son amour des pauvres dont il fut l'aumônier. Fatigues, intempéries des saisons, rien ne l'arrêtait, quand il y allait des malheureux. Combien de familles assistées, d'enfants vêtus, d'orphelines bien placées, d'infortunes consolées ! « Nous ne remercions pas assez Dieu pour les maux que nous n'avons pas ! » disait-il souvent au retour de ses courses charitables. L'œuvre de Saint-Vincent-de-Paul refusait de secourir une pauvre fille parce qu'elle entretenait huit chats ; M. Pallatin lui vint constamment en aide : « Il faut bien, disait-il, lui laisser quel-

que compagnie pour égayer sa solitude. » Trois semaines avant sa mort, un pauvre le fait demander au parloir ; il a besoin d'une paire de chaussure. M. Palatin quitte ses souliers et le lui donne.

Il est temps de mettre fin à cette notice déjà longue. Nous la terminerons en citant textuellement un petit écrit, le dernier, sans doute, qu'ait tracé la main du pieux ectogénaire. C'est un commentaire de la réponse de la Sainte Vierge à l'archange Gabriel : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum !* Il manifeste à l'évidence son état d'âme, pendant ses derniers jours ici-bas :

« Cette parole (*Ecce ancilla... etc.*) nous devons la répéter souvent, très souvent pendant le jour, en toute rencontre.

« Soyons toujours prêts à dire : « Me voici ! Je suis, ô mon Dieu, « votre serviteur, votre servante. Je n'ai pas d'autre volonté que la « vôtre. *Ecce ancilla Domini...*

« Vous voulez que je prie ? Me voici à genoux. Vous me demandez le travail ? Me voici, les deux mains à l'œuvre. Vous me dites : « C'est l'heure de lutter. » Je prends les armes que me fournit votre « grâce et je vais au combat.

« Mais il s'agit de souffrir... ô Dieu, vous connaissez ma faiblesse ; me voici cependant, et ce que vous voulez, je le veux, je porterai ma croix patiemment.

« Mais il vous plaît que je sois méprisé... il m'en coûte, malgré cela, me voici ! et l'œil fixé sur vous, mon divin crucifié, je me tairai sur les dédains.

« Enfin, cette fois, vous m'appelez à mourir... Me voici ! me voici ! c'est mon dernier service, que le salaire suivra, sans tarder, et quel salaire ! vous-même, ô mon Dieu, pour toujours.

Je vous servirai donc en ce suprême passage, je mourrai, comme votre serviteur, obéissant comme l'a été Jésus dans la mort. *Ecce ancilla Domini, fiat mihi !* »

En lisant de telles paroles, qui ne se dirait à lui-même : « Puissent mes derniers sentiments ressembler à ceux-là ! qui ne souhaiterait que sa mort fût semblable à celle de ce juste !

Et elle le sera, à n'en pas douter, si, comme M. Palatin, nous aimons la Vierge Marie d'un amour tendre et fort ; si, comme lui, au moment suprême, nous pouvons dire en montrant notre chapelet : « Je n'ai point peur : voilà ma force ! voilà mon espérance ! »

A. F.